

# LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE – ARDENNE

Président : Jacques DARGAUD  
Secrétaire : Francis DEBAR

Siège social : DLF Champagne-Ardenne chez M. et Mme Dargaud,  
2B, rue de Chevigné, 51100 REIMS

Lettre n° 115 – juin 2014

## SOMMAIRE

Réunion du 10 mai 2014 : ..... p. 1

Réunion du 14 juin 2014 : ..... p. 13

---

## RÉUNION DU 10 MAI 2014

Conférence de M. Norbert Adam

### ***CANDIDE OU L'OPTIMISME : LA PORTÉE UNIVERSELLE DE CE CONTE DE VOLTAIRE***

« *Notre siècle n'est pas seulement fou, il est horrible* » (Voltaire dans une lettre à D'Alembert).

« *Voltaire vit, Voltaire dure ; il est infiniment actuel* » (Valéry).

Ce court récit est particulièrement adapté à notre époque. Je vous propose d'étudier quelques combats de Voltaire dont le conte philosophique *Candide ou l'optimisme* se fait l'écho, ainsi que les procédés stylistiques employés. Il est impossible d'être exhaustif dans le cadre de cette conférence. Mais nous pouvons facilement faire des rapprochements avec des combats qui sont toujours d'actualité, car notre époque connaît encore malheureusement les guerres, les génocides, le travail forcé, l'asservissement, la torture, les dictatures, les racismes, le fanatisme et l'intolérance.

Un hebdomadaire français titrait en juillet 2013 : « *Voltaire l'indigné, laïcité, tolérance, justice, une pensée et des combats plus actuels que jamais.* »

Voltaire est naturellement très étudié, notamment dans les grandes universités britanniques, et il est l'objet de nombreuses publications.

D'une énergie peu commune, curieux de tous les grands problèmes intellectuels et moraux, l'écrivain se fait philosophe et journaliste ; grand voyageur par goût ou nécessité (Angleterre, Prusse), c'est un Européen ayant la passion de la liberté sous toutes ses formes, chantre de la laïcité ; il restera fidèle à sa mission.

## PLAN

### I. Quelques aspects de la biographie de Voltaire.

### II. Le conte philosophique. *Candide* : bref résumé.

### III. Les principales cibles de Voltaire :

- La noblesse et les puissants
- La guerre
- Le mal physique
- Le fanatisme religieux
- Le mythe du bon sauvage
- L'esclavage
- La vénalité des charges

### IV. La morale du jardin

## I. QUELQUES ASPECTS DE LA BIOGRAPHIE DE FRANÇOIS-MARIE AROUET, DIT VOLTAIRE

Né sous le règne de Louis XIV en 1694 et mort onze ans avant la Révolution, en 1778, Voltaire vécut une période cruciale de l'histoire des idées et il contribua grandement à façonner lui-même la philosophie des Lumières, par la diversité de ses écrits et l'autorité de ses engagements. « *Longue vie digne d'un roman* » (Jean Orieux, biographe de Voltaire).

Sa jeunesse fut brillante, avec d'excellentes études chez les jésuites à Louis-le-Grand, et agitée. Il se lia d'amitié avec de futurs « protecteurs » dont les frères d'Argenson, qui seront ministres. Exilé, puis embastillé une première fois en 1717 pendant près d'un an (puis deux autres fois), pour avoir critiqué le Régent. Bastonné par les gens du chevalier de Rohan-Chabot. (« *Rappelez-moi votre nom, monsieur Arouet ? — Je commence mon nom, vous finissez le vôtre.* ») Il est obligé de partir pour l'Angleterre après avoir tenté en vain d'obtenir justice.

Les *Lettres anglaises ou philosophiques* sont condamnées et brûlées, jugées subversives, car il y fait l'apologie de la société progressiste anglaise : tolérance (« *un anglais va au ciel par le chemin qui lui plaît* »), liberté de pensée. Le Parlement lance contre lui un ordre d'arrestation.

Il se réfugie alors, en 1734, à Cirey-sur-Blaise, à la limite de la Lorraine, indépendante du royaume de France, dont est duc Stanislas Leczinski, beau-père de

Louis XV et protecteur de son hôtesse. Il vivra plus de quinze ans chez Mme du Châtelet, femme érudite, jusqu'à la mort de celle-ci en 1749 à quarante-trois ans.

Déçu, indésirable à la cour de Louis XV, pourchassé, il se réfugie à Genève, où il est tracassé par les pasteurs ; puis, à soixante-cinq ans, il achète le domaine pauvre de Ferney où il se fixe en 1760. « *J'ai les deux pattes de devant en France et les deux pattes de derrière en Suisse.* » « *Il rampe d'une tanière à l'autre.* » « *Nous plantons avec madame Denis des orangers et des oignons, des tulipes et des carottes.* » « *Je fais actuellement le métier de jardinier.* »

Le roi Voltaire à Ferney reçoit l'Europe entière ; il a recueilli un jésuite, le père Adam, fait construire une chapelle (« *Voltaire pro Deo erexit* »).

Il crée une manufacture de montres et une fabrique de bas de soie, fonde une tannerie, plante des milliers d'arbres et jusqu'à soixante-dix-huit ans cultive et laboure lui-même un champ. Il délivre les derniers serfs dont la misère ainsi que celle du peuple, qui se nourrit de pain noir, l'émeuvent :

Il supprime la gabelle, fait mettre en valeur des terres, des forêts ; bref, il s'ouvre au progrès et met en valeur un domaine fort pauvre.

Il s'intéresse aux problèmes économiques, souhaite des réformes pour le progrès social, le bien-être individuel, la défense des libertés, la justice égale pour tous (suppression de la « question » (torture) en matière judiciaire – qui ne sera abolie que grâce à Turgot et Necker quelques années avant la Révolution. Son idéal est une monarchie constitutionnelle à l'anglaise. Il fonde la philosophie des Lumières et prône le triomphe de la raison contre la superstition, le fanatisme, l'intolérance et fait l'éloge de la liberté religieuse.

Le patriarche de Ferney est l'infatigable champion des causes qui semblent perdues et des victimes de l'intolérance : Calas, Sirven, Montbailli, le chevalier de La Barre, Lally-Tollendal

Ce dernier billet authentique a été conservé : « *Je meurs en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis, en adorant Dieu et en détestant la superstition.* »

## II. LE CONTE PHILOSOPHIQUE *CANDIDE*

Sous couvert de la fiction, le conte lui permet d'aborder toutes les questions subversives grâce à l'exotisme et au caractère romanesque. Le conte, genre populaire, d'abord oral puis écrit, existe dans toutes les civilisations.

Le titre exact est : *Candide ou l'Optimisme, traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph. Avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur, lorsqu'il mourut à Minden, l'an de grâce 1759.*

*Candide* est imprimé à Genève en janvier 1759. L'ouvrage est immédiatement saisi par le Conseil des pasteurs (pour lequel il s'agit d'allégories contraires aux bonnes mœurs) ; on le brûle en mars ; la police s'empare aussi du livre. Cependant, rien n'arrête la vente : seize éditions paraissent en 1759 et l'édition de 1761 sera réimprimée quarante fois jusqu'à la mort de Voltaire en 1778, d'où des illustrations multiples, voire des ajouts et plagiats. À noter que Voltaire refuse de reconnaître la paternité de ce conte. Il écrit à un pasteur genevois une lettre dans laquelle il désavoue *Candide* : « *Il faut avoir perdu le sens pour m'attribuer cette « coïnnerie » avant de déclarer : « J'ai enfin lu Candide. Dieu me garde d'avoir la moindre part à cet ouvrage contraire aux dogmes de l'église ; j'ai, Dieu merci, de meilleures occupations ».* Voltaire adorait se déguiser et a utilisé pas moins de cent soixante-quinze pseudonymes.

**Voltaire et l'optimisme** : Le terme d'« optimisme » a été employé pour la première fois en 1737 (*Dictionnaire de l'Académie* en 1762) ; il s'agit de l'important débat sur le fatalisme, l'existence du mal et la providence divine.

C'est le nom que l'on donne au système philosophique qui affirme que tout est bien, que le monde est le meilleur que Dieu ait pu créer ; même les crimes sont accessoires et il peut en résulter des biens (ex. de Tarquin, qui violant Lucrece permet de donner la liberté à Rome), conception proche de certaines philosophies orientales (théorie du karma) ; si Dieu l'avait pu, il aurait fait mieux. Le mal n'est qu'une apparence et le bonheur l'emporte sur le malheur. Il ne peut y avoir après la création que déclin et absence de progrès. Voltaire y voit un encouragement au fatalisme. Voltaire n'est pas philosophe mais vulgarisateur, et il caricature la Théodicée de Leibnitz. La doctrine qui revient dans *Candide* comme un leitmotiv est : « *Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.* »

### CONTEXTE HISTORIQUE

- Dans sa propriété des « Délices » à Genève, en 1755, Voltaire reçoit comme un choc la nouvelle du désastre de Lisbonne (ce tremblement de terre qui fait de vingt à trente mille victimes).
- La guerre de Sept ans (née de la rivalité entre l'Angleterre et la Prusse d'une part, la France et l'Autriche d'autre part, du fait des alliances, devient une guerre européenne particulièrement sanglante.
- L'*Encyclopédie* de Diderot menacée par la censure et le parti des Dévots.

### BREF RÉSUMÉ DE CANDIDE

Candide est l'enfant supposé de la sœur de M. le baron de Thunder-ten-tronckh. Au chapitre I, il est ainsi décrit :

« *Sa physionomie annonçait son âme.* » Candide évoque l'innocence, la pureté d'une attitude sans méfiance, la naïveté, le bon sens et la simplicité.

« *Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple ; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait Candide.* »

Le jeune garçon vit au château de Thunder-ten-tronck, en Westphalie. Il a pour précepteur Pangloss, philosophe qui enseigne la « *métaphysico-théologico-cosmolo-nigologie* » et qui professe selon Leibnitz que « *l'on vit dans le meilleur des mondes possibles* ».

Candide est chassé de ce meilleur des mondes possibles à la suite d'un baiser interdit échangé avec Cunégonde, la fille du baron.

Candide va découvrir le monde et va de déceptions en déconvenues, parcourant un long chemin initiatique. Après un séjour au royaume mythique d'Eldorado isolé du reste du monde et des hommes, il reprend sa course dans l'espoir de retrouver Cunégonde.

Il espère vivre confortablement avec les diamants rapportés d'Eldorado, mais ce rêve s'effondre avec la rencontre de l'esclave de Surinam. Il part de l'Europe du nord, puis se rend en Espagne, gagne l'Amérique du Sud avant de revenir en Europe et au Moyen-Orient, en Turquie ; Candide achète une petite métairie ; mais seul travaille Cacambo, son valet ; les autres compagnons de Candide : Pangloss, une vieille, Martin, Cunégonde, Paquette, frère Giroflée discutent dans

le vide et s'ennuient. La consultation d'un bon vieillard et d'un moine derviche incite Candide à de profondes réflexions. Toute la petite société se rallie à la conclusion « *Il faut cultiver notre jardin* ».

### III. LES PRINCIPALES CIBLES DE VOLTAIRE

#### a) Les attaques contre la noblesse et les puissants

Chapitre premier : *Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chassé d'icelui*

Incipit cocasse ! : « *Il y avait en Westphalie...* » : Voltaire mélange noms réels (prudent, il situe le conte en Prusse) et noms fantaisistes : « *Le château de Thunder-ten-tronckh* » (Il se moque des consonances germaniques) et limite l'omniscience de l'auteur-narrateur « *C'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait Candide* ». Clin d'œil avec l'incise « *je crois* », ce qui prouve que les événements relatés ne lui sont pas totalement étrangers.

Il attaque les préjugés et l'orgueil des nobles dans nombre de chapitres (en ce sens, il prépare la Révolution qui aura lieu trente ans plus tard) ; voici quelques exemples :

Dans le chapitre I :

« *Les anciens domestiques de la maison [le château de Thunder-ten-tronckh] soupçonnaient qu'il [Candide] était le fils de la sœur de monsieur le baron et d'un bon et honnête gentilhomme du voisinage, que cette demoiselle ne voulut jamais épouser parce qu'il n'avait pu prouver que soixante et onze quartiers [de noblesse], et que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du temps.*

*Monsieur le baron était un des plus puissants seigneurs de la Westphalie, car son château avait une porte et des fenêtres.* »

« *Madame la Baronne, qui pesait environ trois cent cinquante livres, s'attirait par là une très grande considération...* »

Candide tuera (pas vraiment en réalité) le frère de Cunégonde, devenu jésuite, qui lui refuse la main de sa sœur et il a la « *joie de tuer un jésuite et de punir l'orgueil d'un baron allemand* » au chapitre XV. Beaucoup de chapitres lui permettent d'égratigner l'ordre de la noblesse.

Le nom de *Candide* convient à la naïveté du héros, mais n'a rien de westphalien, pas plus que *Pangloss* (en grec, « tout en langue »). Plus loin, il parodie les patronymes espagnols « *Don Fernando d'Ibaraa, y Figueora, y Mascarenes, y Lampourdos, y Souza* ». (Dans le chapitre 13.):

« *M. le baron de Thunder-ten-tronckh passa auprès du paravent, et voyant cette cause et cet effet, chassa Candide du château à grands coups de pied dans le derrière ; Cunégonde s'évanouit ; elle fut souffletée par madame la baronne ; [...] et tout fut consterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles.* »

C'est une métaphore du paradis perdu (Ève et Adam chassés du paradis terrestre pour avoir commis le péché de chair) ; on retrouve dans la conclusion du conte une citation de la Genèse ; Adam fut placé dans le jardin d'Eden « *ut operaretur eum* » (« pour qu'il y travaillât »). Le château est le monde de l'illusion, condamné par l'histoire. Candide représente l'humanité jetée dans un monde sans Dieu. Il y a un effet d'attente à la fin de chaque chapitre comme dans les feuilletons, et l'amour des héros, Candide et Cunégonde, est sans cesse retardé.

## **b) La condamnation de la guerre : chapitres 2 et 3**

La guerre fut longtemps considérée comme une valeur positive ; Voltaire, lui, vitupère les « héros » Abares et Bulgares (allusion aux « bougres » et à Frédéric II de Prusse). Bien qu'il s'agisse de l'armée bulgare, la critique porte sur l'armée française. Voltaire a évolué vers le pacifisme. Il manie le ricanement, l'absurde, la caricature, l'humour et l'ironie qui piègent l'adversaire.

Les sergents recruteurs sont chargés par le colonel propriétaire d'un régiment « d'acheter des hommes » ; on enrôle à partir de seize ans pour six ou huit ans ; tous les appâts sont bons (repas, ivresse). Candide est enrôlé en raison de sa taille (sarcasmes à l'égard de Frédéric II de Prusse).

Il y a un louis de supplément pour une taille supérieure à six pieds ! Les exercices sont tournés en ridicule par Voltaire. Les châtiments sont sévères (verges) ; l'entraînement est aliénant, violent ; il crétinise les « engagés ».

On compte beaucoup de désertions (trente mille en quatre ans, soit vingt pour cent). Sous Louis XV, le déserteur repris a le nez et les oreilles coupés et il est pendu ou fusillé. (Dans le conte, Candide déserte sans le savoir.)

*« On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux d'être fustigé trente-six fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze balles de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés sont libres ; et qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il fallut faire un choix ; il se détermina, en vertu du don de Dieu qu'on nomme liberté, à passer trente-six fois par les baguettes ; [...] Un brave chirurgien guérit Candide en trois semaines avec les émollients enseignés par Dioscoride. Il avait déjà un peu de peau et pouvait marcher, quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Abares. »* (Chapitre II.)

*« Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque. »* (Chapitre III.)

C'est un texte sarcastique et qui pourtant inspire pitié, compassion et colère. Les phrases sont juxtaposées, il y a peu de subordonnées, le rythme est rapide, le ton alerte. Voltaire utilise des alliances de mots du type « *boucherie héroïque* » : c'est le procédé de l'oxymore ; l'ironie est cinglante (on dit le contraire de ce que l'on veut faire entendre avec une impassibilité apparente). Pour se résumer : absurdité, atrocité, fanatisme.

## **c) La dénonciation du mal physique : la syphilis, les viols**

Pangloss informe Candide du sort de Cunégonde, violée autant qu'on peut l'être, de la baronne découpée en morceaux. Pangloss lui-même est méconnaissable, atteint par la vérole (à ne pas confondre avec la petite vérole ou variole) c'est-à-dire la syphilis qui fit au XVIII<sup>e</sup> siècle plus de victimes, selon les estimations, que les guerres (à rapprocher du sida ou des maladies dites de civilisation). La variole est un thème récurrent :

« Ô mon cher Candide ! vous avez connu Paquette, cette jolie suivante de notre auguste baronne ; j'ai goûté dans ses bras les délices du paradis, qui ont produit ces tourments d'enfer dont vous me voyez dévoré ; elle en était infectée, elle en est peut-être morte. Paquette tenait ce présent d'un cordelier très savant, qui avait remonté à la source ; car il l'avait eue d'une vieille comtesse, qui l'avait reçue d'un capitaine de cavalerie, qui la devait à une marquise, qui la tenait d'un page, qui l'avait reçue d'un jésuite, qui, étant novice, l'avait eue en droite ligne d'un des compagnons de Christophe Colomb. » (Chapitre IV.)

Toutes les classes sociales sont concernées et tout au long de ce conte les viols sont des crimes perpétrés sous toutes les latitudes. Pangloss, que Candide a pris pour un gueux, perdra un œil et il crache ses dents... Les illusions tombent : hiérarchie sociale, illusion de l'amour, illusion du discours philosophique.

**d) Le fanatisme religieux et la superstition** (« Ecr. l'inf. » il signe beaucoup de lettres de cette abréviation d'« *Ecrasons l'infâme* » : la superstition)

À noter que Voltaire, comme Rousseau, est déiste (le déisme ou religion naturelle consiste à croire à un être suprême mais à refuser les dogmes révélés et les pratiques du culte).

D'où l'horreur de Voltaire à l'égard du fanatisme religieux ; il s'est sérieusement documenté sur l'Inquisition, tribunal religieux institué par le pape Grégoire IX en 1233 pour sévir, après la croisade des Albigeois, contre les « infidèles » : musulmans, protestants, philosophes, toujours suspects d'athéisme, sorciers, bigames, et bien entendu juifs – sauf quand ils bénéficiaient de hautes protections : ainsi les banquiers comme Don Issacar. Rappelons que Cunégonde se partage entre ce banquier juif et le grand Inquisiteur : on s'arrange avec le ciel ! L'Inquisition tombe en désuétude en France et ne subsiste plus au XVIII<sup>e</sup> siècle qu'en Espagne et au Portugal. C'est le symbole éclatant du fanatisme sanglant, propre à soulever l'indignation anticléricale ; il faut en dénoncer la cruauté, mais ce fléau cherche à se justifier : le feu purifie ; on ne fait pas couler le sang ! Un autodafé est une cérémonie expiatoire pour calmer la colère divine.

Chapitre 6 : *Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblements de terre, et comment Candide fut fessé*

« Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale que de donner au peuple un bel auto-da-fé ; il était décidé par l'université de Coïmbre que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu, en grande cérémonie, est un secret infailible pour empêcher la terre de trembler. »

Ici, l'autodafé est un beau spectacle : il est objectivement décrit par un observateur anonyme, précis, naïf, indifférent. En apparence, le jugement est esthétique et non moral, ce qui suscite la réflexion. Grâce à des procédés rhétoriques, Voltaire nous fait réagir : « *Des appartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil...* » (pour désigner la prison) ; c'est un euphémisme ; il utilisera des hyperboles « *mille fois* », des antiphrases « *les sages du pays* ». L'alliance de mots cocasses est un burlesque qui consiste à traiter un sujet sérieux avec un style volontairement bas, voire vulgaire ; la parodie reprend les traits d'un genre en les accentuant pour les tourner en dérision : « *Une belle musique en faux-bourdon. Candide fut fessé en cadence, pendant qu'on chantait.* »

À noter que Voltaire va droit au but même dans ses phrases complexes et qu'il utilise souvent les rythmes ternaires avec crescendo.

Voltaire a le souci de l'exactitude et sa documentation est précise :

« *On avait en conséquence saisi un Biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère [« inceste » symbolique], et deux Portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard ; on vint lier après le dîner le docteur Pangloss et son disciple Candide, l'un pour avoir parlé, et l'autre pour l'avoir écouté avec un air d'approbation [...] ; huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un san-benito...* » (casaque rituelle dont la couleur et les motifs symbolisaient les cas divers et les condamnations plus ou moins graves). Candide est accusé de délit d'intention, même pas d'opinion.

« *Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume.* » Fausse logique ; rapprochements de faits hétérogènes entre lesquels on suggère un lien causal :

« *Le même jour [le jour de l'autodafé] la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.* » Le commentaire implicite irrite les ennemis de Voltaire : il attaque les prêtres, la Providence, la multiplicité des croyances, la colonie jésuite du Paraguay. On peut attaquer un abus, soit de façon sérieuse, soit en utilisant l'humour et l'ironie. Voltaire a choisi la seconde manière.

### **e) La réfutation du mythe du « bon sauvage » (contre Rousseau et Montaigne) Chapitre 16**

La question du « bon sauvage » se pose depuis l'Antiquité : Justin, Lucien peignent les Scythes et Tacite les Germains, comme des êtres bruts, mais vertueux, par opposition aux civilisations corrompues. Au XVI<sup>e</sup> siècle, les jésuites (le père Lafiteau dans *Mœurs des sauvages américains* et Diderot dans *Le Voyage de Bougainville*) reprennent ce thème du bon « naturel ». Montaigne (*Des cochons et des cannibales*) admire la naïveté de ces âmes si neuves. Rousseau est plus modéré : pour lui, l'homme à l'état de nature est « *libre, sain, bon, heureux.* » (cf. : *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*). Voltaire lui réplique par une célèbre lettre (« *J'ai reçu, Monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain... Il prend envie de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre.* ») ainsi que dans le *Dictionnaire philosophique*.

Chapitre 16 *Ce qui advint aux deux voyageurs avec deux filles, deux singes, et les sauvages nommés Oreillons*

Candide, habillé pour sa fuite en jésuite, vient de « tuer » (il a cru le faire) le frère de Cunégonde, devenu général des jésuites au Paraguay, qui s'oppose toujours à leur mariage :

« *Candide et son valet furent au-delà des barrières, et personne ne savait encore dans le camp la mort du jésuite allemand. Le vigilant Cacambo avait eu soin de remplir sa valise de pain, de chocolat, de jambon, de fruits, et de quelques mesures de vin. Ils s'enfoncèrent avec leurs chevaux andalous dans un pays inconnu, où ils ne découvrirent aucune route. Enfin une belle prairie entrecoupée de ruisseaux se présenta devant eux. Nos deux voyageurs font repaître leurs montures. Cacambo propose à son maître de manger, et lui donne l'exemple. "Comment veux-tu, disait Candide, que je mange du jambon, quand j'ai tué le fils de monsieur le*

baron, et que je me vois condamné à ne revoir la belle Cunégonde de ma vie ? [...] et que dira le journal de Trévoux ?”

En parlant ainsi, il ne laissait pas de manger. Le soleil se couchait. Les deux égarés entendirent quelques petits cris qui paraissaient poussés par des femmes. Ils ne savaient si ces cris étaient de douleur ou de joie. [...] Ces clameurs parlaient de deux filles toutes nues qui couraient légèrement au bord de la prairie, tandis que deux singes les suivaient en leur mordant les fesses. Candide fut touché de pitié ; [...] Il prend son fusil espagnol à deux coups, tire, et tue les deux singes. “Dieu soit loué, mon cher Cacambo ! j’ai délivré d’un grand péril ces deux pauvres créatures ; si j’ai commis un péché en tuant un inquisiteur et un jésuite, je l’ai bien réparé en sauvant la vie à deux filles. Ce sont peut-être deux demoiselles de condition, et cette aventure nous peut procurer de très grands avantages dans le pays.”

Il allait continuer, mais sa langue devint percluse quand il vit ces deux filles embrasser tendrement les deux singes, fondre en larmes sur leurs corps et remplir l’air des cris les plus douloureux. “Je ne m’attendais pas à tant de bonté d’âme”, dit-il enfin à Cacambo, lequel lui répliqua : “Vous avez fait là un beau chef-d’œuvre, mon maître ; vous avez tué les deux amants de ces demoiselles. — Leurs amants ! serait-il possible ? vous vous moquez de moi, Cacambo ; [...]

[Ils] s’endormirent sur la mousse. À leur réveil, ils sentirent qu’ils ne pouvaient remuer ; la raison en était que pendant la nuit les Oreillons, habitants du pays, à qui les deux dames les avaient dénoncés, les avaient garrottés avec des cordes d’écorce d’arbre. Ils étaient entourés d’une cinquantaine d’Oreillons tout nus, armés de flèches, de massues et de haches de caillou : les uns faisaient bouillir une grande chaudière ; les autres préparaient des broches, et tous criaient : “C’est un jésuite, c’est un jésuite ! nous serons vengés, et nous ferons bonne chère ; mangeons du jésuite, mangeons du jésuite !”

[...] Candide, apercevant la chaudière et les broches s’écria : “Nous allons certainement être rôtis ou bouillis.” » C’est un récit allègre dans la tradition du conte ; Cacambo arrange la situation :

« “Messieurs, dit Cacambo, vous comptez donc manger aujourd’hui un jésuite : c’est très bien fait ; rien n’est plus juste que de traiter ainsi ses ennemis. En effet le droit naturel nous enseigne à tuer notre prochain, et c’est ainsi qu’on en agit dans toute la terre. Si nous n’usons pas du droit de le manger, c’est que nous avons d’ailleurs de quoi faire bonne chère ; mais vous n’avez pas les mêmes ressources que nous ; certainement il vaut mieux manger ses ennemis que d’abandonner aux corbeaux et aux corneilles le fruit de sa victoire. Mais, messieurs, vous ne voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller mettre un jésuite en broche, et c’est votre défenseur, c’est l’ennemi de vos ennemis que vous allez rôti. [...] monsieur que vous voyez est mon maître, et, bien loin d’être jésuite ; il vient de tuer un jésuite, il en porte les dépouilles ; voilà le sujet de votre méprise.” [...]

Les Oreillons délièrent leurs deux prisonniers, leur firent toutes sortes de civilités, leur offrirent des filles, leur donnèrent des rafraîchissements, et les reconduisirent jusqu’aux confins de leur États, en criant avec allégresse : “Il n’est point jésuite, il n’est point jésuite !” »

La nature est hostile, les hommes primitifs obéissent à des instincts animaux ; vivre c’est changer l’ordre du monde et des choses ; il n’y a pas de perfection immanente. Cacambo prend de plus en plus d’initiatives.

Remarque : Les chapitres 17 et 18 sur l’Eldorado illusion idéale (religion naturelle, femmes importantes, roi sans étiquette, arts, sciences, urbanisme,

abondance, hospitalité et surtout liberté) sont des utopies inspirées par des récits de voyageurs en Amérique et par l'imagination de Voltaire.

### **f) Le problème de l'esclavage : chapitre 19**

La question traverse le siècle ; dans les salons les débats sont passionnés entre esclavagistes et abolitionnistes.

L'esclavage est lié aux entreprises coloniales, car la « traite des nègres » rapporte des bénéfices énormes aux compagnies françaises, aux ministres qui en sont actionnaires, aux fermiers généraux qui en sont les directeurs. Il s'agit du « commerce triangulaire » depuis les ports du Havre, de Nantes et surtout de Bordeaux ; à l'aller, on emporte de la pacotille que l'on échange dans les ports de la côte ouest de l'Afrique contre des « nègres-esclaves » et on rentre en France avec des produits exotiques rares et chers : sucre, café, chocolat, thé, cochenille, tabac...

Il y a le fameux *Code noir* de Colbert évoqué par le nègre de Surinam (Guyane hollandaise) :

*« En approchant de la ville, ils [Candide et Cacambo (son valet)] rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. "Eh, mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ? — J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre. — Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ? — Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe." [...]*

*Et il [Candide] versait des larmes en regardant son nègre, et en pleurant il entra dans Surinam. »*

Sur quoi pleure-t-il ? Sur l'infortune du nègre ? Ses illusions perdues d'optimisme ? Sur celles de tous les hommes ?

À noter que Candide qui possède des diamants ne rachète pas cet esclave...

Dans les ouvrages de l'époque, les nègres sont mauvais, noirs, farouches, ignorants, lâches, paresseux, païens, brutaux et même « embarrassants » dans l'Encyclopédie. Comme esclaves, les noirs sont mauvais, d'un naturel dur, intraitables et incapables de douceur ; seule qualité pour les « meilleurs » : leur valeur marchande avec indication de prix. Le blanc est au propre et au figuré rédempteur. L'esclavage dans les colonies françaises sera supprimé à la Révolution, rétabli par Napoléon et aboli définitivement par la Seconde République en 1848. Actuellement, l'esclavage n'a pas complètement disparu ; il existe encore de fait.

### **g) Paris : la corruption et la vénalité : chapitre 22 (très long, à tiroirs, peu original)**

Voltaire s'est vu interdire Paris par Louis XV et il règle ses comptes.

*« Il entra par le faubourg Saint-Marceau, et crut être dans le plus vilain village de Westphalie.*

*À peine Candide fut-il dans son auberge qu'il fut attaqué d'une maladie légère causée par ses fatigues. Comme il avait au doigt un diamant énorme [rapporté*

d'Eldorado], et qu'on avait aperçu dans son équipage une cassette prodigieusement pesante, il eut aussitôt auprès de lui deux médecins qu'il n'avait pas mandés, quelques amis intimes qui ne le quittèrent pas, et deux dévotes qui faisaient chauffer ses bouillons. Martin disait : "Je me souviens d'avoir été malade aussi à Paris dans mon premier voyage ; j'étais fort pauvre : aussi n'eus-je ni amis, ni dévotes, ni médecins, et je guéris."

*Cependant, à force de médecines et de saignées, la maladie de Candide devint sérieuse. »*

La satire de la médecine et des « médecines » est traditionnelle (ne pense-t-on pas à certains médicaments dangereux ?).

Ensuite un « abbé périgourdin » lui fait rencontrer une actrice (la baronne de Parolignac), fausse Cunégonde, qui le ruine au jeu.

Il y a aussi la satire des « folliculaires ». Il est question d'un *faiseur de feuilles*, un Fréron objet d'une épigramme célèbre :

*« L'autre jour dans un vallon,  
Un serpent piqua Jean Fréron  
Que croyez-vous qu'il arrivât ?  
Ce fut le serpent qui creva. »*

Voltaire dénonce les fripons des deux cents tripots de Paris où on joue au pharaon.

Enfin violente est la satire de la justice corrompue par l'argent et la vénalité des charges. Candide est escroqué par la rouerie d'une drôlesse et il est volé par un abbé périgourdin, alors que c'est lui qui manque d'aller en prison. Dégoûté, il parvient à quitter Paris pour s'embarquer pour l'Angleterre.

#### **IV. LA MORALE DU JARDIN**

Dans tous les chapitres, Pangloss pérore, même malade à Amsterdam : « *Tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, et parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente et crachant une dent à chaque effort. »*

Même réaction quand Candide se meurt à Lisbonne et demande à son maître « *un peu d'huile et de vin* » à deux reprises, pendant que Pangloss disserte :

*« Rien n'est plus probable, dit Candide ; mais pour Dieu, un peu d'huile et de vin. »*

Candide se libère peu à peu de la tutelle de son maître et comme Cacambo, il va prendre des initiatives.

Ce « mais » est récurrent : après l'optimisme de Pangloss, le pessimisme de Martin et l'utopie de l'Eldorado, voici enfin l'action, l'équilibre entre travail et repos.

*« La petite terre rapporta beaucoup. »*

Les hommes et les institutions auxquels s'attaque Voltaire sont aussi contemporains : comme tous les auteurs de génie, Voltaire reste actuel.

À noter que Voltaire jette les bases d'une société solidaire (qu'il situe hors d'Europe). Candide est enfin autonome ; le seul qui n'a pas évolué, c'est le baron que l'on renvoie aux galères, survivant de l'ancien monde, d'une caste factice, chimérique, car il pense que la seule dignité est d'être noble ; il est un obstacle à la

conclusion quand une nouvelle société va s'organiser. Candide, escorté par les autres, écarte les vaines discussions.

La morale est suggérée, plutôt qu'imposée.

Voltaire en fondant « sa petite société » cherche à éviter de grands maux : le mal matériel, le besoin, le mal moral c'est-à-dire le vice, mais plus encore le mal métaphysique : l'ennui. « *Le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin.* »

### 1) Aspects négatifs : chapitre 30

**a) le refus de la métaphysique** : pérorer est vain, malheureux, improductif. Dieu reste indifférent.

« *Il y avait dans le voisinage un derviche très fameux, qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie ; ils allèrent le consulter ; Pangloss porta la parole, et lui dit : "Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé.*

— *De quoi te mêles-tu ? dit le derviche, est-ce cela ton affaire ? — Mais, mon Révérend Père, dit Candide, il y a horriblement de mal sur terre. — Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien ? Quand Sa Hautesse envoie un vaisseau en Égypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non ? — Que faut-t-il donc faire ? dit Pangloss. — Te taire, dit le derviche."* »

Comme Pangloss reprend son discours philosophique, le derviche « *leur ferma la porte au nez* ».

### b) Le refus de la politique.

On pense à la brutalité capricieuse des despotismes orientaux, mais aussi à la succession des ministres sous Louis XV (Voltaire a en mémoire les expériences amères de Berlin et de Versailles). Donc, le premier mot de la sagesse est le silence, le second la retraite. Fuyons la Cour, les honneurs et les ambitions.

### 2) Aspects positifs

Constat de médiocrité : la vie est tout simplement médiocre. Un humble moyen de rendre la vie supportable, c'est le travail :

« "... — *Travaillons sans raisonner, dit Martin [contre Pangloss] ; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable.*" »

*Toute la petite société entra dans ce louable dessein ; chacun se mit à exercer ses talents. La petite terre rapporta beaucoup. Cunégonde était à la vérité bien laide ; mais elle devint une excellente pâtissière ; Paquette broda ; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère Giroflée qui ne rendît service ; il fut un très bon menuisier, et même devint honnête homme... »*

Le jardin est symbolique également. « *Tout ce que vous avez de mieux à faire sur la terre, c'est de la cultiver.* » (Il cite la Bible : Genèse II, 15). L'homme fut mis dans le jardin d'Eden « *ut operaretur illum* »). Le mal est aussi de nature métaphysique.

Enfin, chacun doit exercer ses talents dans son domaine : Voltaire fait l'éloge de la fraternité, de la solidarité communautaire dans la vie la plus simple et quotidienne. Il donne le dernier mot « *au jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces* » : la croyance passive au jugement réfléchi sur le monde comme il va ; Candide respecte Pangloss sans toutefois suivre ses préceptes, et n'exclut personne sauf le baron (mal tué), frère de Cunégonde, qui lui refuse la main de sa sœur. Il faut viser le concret, l'utile, l'efficace.

## CONCLUSION de Jean Orieux :

« Qui oserait dire que Voltaire est mort ; il est de la nature du feu et de la lumière ; comme les armoiries prophétiques des Arouet dont les flammes courent, volent, renaissent dans leur mouvement insaisissable et immortel ; c'est un rayon inaltérable de l'intelligence, un souffle de l'Esprit, pénétrant tous les esprits épris de liberté et de justice. Il est la vie.

Il a su s'adresser à l'opinion publique, écrire à ses amis, parce qu'il sait que les institutions sont encore verrouillées, au lieu de chercher à amadouer le parlement de Toulouse, et ouvre au sein de la monarchie absolue "un espace critique".

Certains intellectuels africains ont déclaré qu'il était "le père de tous les printemps". Et de Gaulle, à propos de Sartre et de la guerre d'Algérie, n'a-t-il pas dit "On n'arrête pas Voltaire" ? »

---

## RÉUNION DU 14 JUIN 2014

Elle a été consacrée à

- une conférence de Mme Laurence Grenier sur Marcel Proust ;
- la remise de récompenses aux meilleurs élèves ayant participé au concours Le Plumier d'or en Champagne-Ardenne.

Mme Grenier, pharmacienne de formation, est une « proustienne » passionnée. Nous nous bornerons à renvoyer à son dernier ouvrage : *Les sept leçons de Marcel Proust* (Éditions de la Spirale, avril 2013). Il s'agit de courts morceaux, choisis en fonction d'une vingtaine de thèmes.

Profitons de l'occasion pour citer :

Laura El Makki, Antoine Compagnon (professeur au Collège de France) et alii *Un été avec Proust* (Équateurs, mai 2014), ouvrage de petite dimension, mais de forte densité et de grande clarté.

Il faut enfin signaler un inédit de Marcel Proust lui-même : *Lettres à sa voisine* (Gallimard, septembre 2013).

Nous reproduisons ci-dessous la lettre N° 16, montrant l'admiration de Proust pour la cathédrale de Reims et son désespoir des graves dommages qu'elle venait de subir. À noter que la citation « *La blanche robe d'églises* » n'est pas en effet de saint Bernard, mais de Raoul Glaber, moine à Saint-Bénigne de Dijon.

Noël 1914

Madame,

*Je vous demande la permission de garder encore aujourd'hui – pour ennoblir ce Noël tragique qui n'apporte pas « sur la terre la Paix aux hommes de bonne volonté » – les émouvantes images merveilleuses qui vous seront restituées demain. Et vraiment par cette miraculeuse vision vous avez, avec une intelligence inventive qui déconcerte, continué au-delà du possible ce que nous disions l'autre jour de la Contesse Trépof, de Sylvestre Bonnard. Puisque en effet c'est sous la forme d'une bûche de Noël que m'est venue l'incomparable Vie des Saints, la prodigieuse Légende dorée ou plutôt pourprée (car un compatriote du Docteur Williams me disait l'autre jour que Reims, pour son sublime clocher, hélas, est devenue de la plus extraordinaire pourpre) la Bible de Reims qui n'est plus intacte comme la Bible d'Amiens, les pierres de Reims qui réalisent la prophétie : « Et les pierres elles-mêmes crieront pour demander justice ». Peut-être d'ailleurs le désastre de Reims, mille fois plus funeste à l'humanité que celui de Louvain – et à l'Allemagne d'abord, dont Reims à cause de Bamberg était la cathédrale préférée – n'est-il pas un crime aussi froidement conçu. La guerre est la guerre et nous ne pleurons pas qu'une humanité de pierres. Mais celle de Reims dont le sourire semblait annonciateur de celui de Vinci, dans ses draperies qui rappelaient à confondre l'esprit la plus belle époque de la Grèce était unique. Ni Amiens plus austèrement biblique, ni Chartres plus saintement immatériel n'était tout de même cela. Et sans doute je sais bien que beaucoup déplorent Reims qui n'ont jamais levé les yeux sur Notre-Dame et qui croient naïvement que la plus belle église de Paris est notre paroisse, notre vilain Saint-Augustin. Mais moi qui tant que ma santé me le permet fais aux pierres de Reims des pèlerinages aussi pieusement émerveillés qu'aux pierres de Venise, je crois que j'ai le droit de parler de la diminution humaine qui sera consommée le jour où s'écrouleront à jamais les voûtes déjà à demi incendiées sur ces anges qui sans se soucier du danger cueillent encore des fruits merveilleux aux feuillages stylisés et touffus de la forêt de pierre. Mes yeux trop malades et qui me refusent ce soir le service interrompent un bavardage qui serait interminable, car peut-on être bref quand on voit toute déchirée sur la France ce que saint Bernard je crois (mais je me trompe je crois d'auteur) appelait la blanche robe d'églises ? Je vous renverrai demain les Saintes Images, les immortelles blessées et vous remercie aujourd'hui de votre pensée avec un bien reconnaissant respect.*

Marcel Proust

---